

Le Bruit des glaçons
Une danse macabre et burlesque
Le Bruit des glaçons — France 2010, 87 minutes

Michel Euvrard

Number 270, January–February 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Euvrard, M. (2011). Review of [Le Bruit des glaçons : une danse macabre et burlesque / *Le Bruit des glaçons* — France 2010, 87 minutes]. *Séquences*, (270), 43–43.

Le Bruit des glaçons

Une danse macabre et burlesque

Les glaçons sont ceux du seau où Charles Faulque (Jean Dujardin) met à rafraîchir la bouteille de vin blanc qu'il garde toujours à portée de main dans sa belle villa du sud de la France. Romancier connu, il n'a plus écrit une ligne depuis que sa femme l'a quitté en emmenant leur fils, et il ne sort plus de sa superbe villa. Une gouvernante, Louisa (Anne Alvaro) tient la maison, fait la cuisine, comme elle faisait pour les précédents propriétaires. Une jolie et gentille jeune Russe partage, brièvement, la villa et le lit de Charles.

Michel Euvrard

Un jour, un homme (Albert Dupontel) sonne à la grille de la villa. Charles veut d'abord l'éconduire, mais l'inconnu insiste, réussit à franchir la grille; en provoquant Charles, en le faisant rire, il se fait accepter, s'incrute. « Avec Blier, dit Jean Dujardin, les choses vont très vite, pas de temps à perdre avec les préliminaires; on entre direct dans le vif du sujet: "Bonjour monsieur, je suis votre cancer. — D'accord, on boit un coup?" »

du surcroît de travail qu'occasionne l'état de Charles — se révèle être son cancer à elle. Comme si, pour Blier, l'amour et la maladie s'appelaient l'un l'autre!

Désormais, Louisa et son cancer apportent au duo viril un contrepoint, moins explosif mais auquel l'intériorité vibrante, la douceur têtue d'Alvaro et la carrure, la parole brève et acerbe de Boyer confèrent une forte présence.

Les protagonistes s'enferment de plus en plus dans un huis clos sulfureux entre les murs de la villa, et leurs relations ont tout d'un *mano a mano* entre les quatre couples produits par leurs permutations: Charles et son cancer, Louisa et le sien, cancer mâle et cancer femelle, Charles et Louisa — duels dont l'issue prévisible ne peut être que la mort de Charles et de Louisa.

Il ne manque pas de films dont un protagoniste est victime du cancer depuis **Le Chemin de la gloire** de Gaston Roudès en 1927, dont notamment **Rak** de Charles Belmont (1972) et le récent **Ma vie sans moi** d'Isabel Coixet, deux beaux films. Quand le cancer est véritablement le sujet, il est traité sur les modes réaliste (**Rak**) ou lacrymal (les grands mélodrames hollywoodiens), Coixet, elle, prend le parti de le dédramatiser en considérant la maladie en quelque sorte comme une hypothèse.

Le Bruit des glaçons n'est pas un film sur le cancer, il n'est ni réaliste ni mélodramatique; c'est plutôt une fable, qui se développe à partir d'une idée: on externalise et personnifie la maladie, comme si les métastases, la multiplication des cellules cancéreuses, donnaient naissance à un clone des malades, qui s'institue leur gardien au double sens d'ange (déchu et grinçant) et de géôlier. Encore fallait-il trouver les acteurs pour les incarner. Grâce à Dupontel et à Boyer, à Dujardin et à Alvaro, et au dialogue que leur a offert Blier, l'idée fonctionne admirablement.

Les deux cancers entraînent Charles et Louisa dans une danse macabre et grotesque qui évoque Jérôme Bosch et Breughel, mais dont pourtant Blier permet contre toute attente à ceux-ci de s'évader: prenant de vitesse le destin, Charles et Louisa mettent en scène en effet leurs (faux) assassinats, dont ils «ressuscitent» pour échapper au(x) cancer(s), sortir de la villa fatale et marcher ensemble vers un avenir qu'on peut supposer heureux. À la danse macabre succède brusquement un dénouement fleur bleue qu'on n'attendait plus de Blier. **S**



Une relation étroite d'attraction-répulsion

« C'est très écrit, note Dupontel, il faut respecter le texte à la virgule; il y a un plaisir à dire ces dialogues, il y a une vraie musique... »

Incarnés par Dujardin et Dupontel, Charles et son cancer ont tous deux une personnalité accusée et imprévisible; il va s'établir entre eux une relation étroite d'attraction-répulsion, presque d'amour-haine. Ils se stimulent l'un l'autre: les provocations de son cancer arrachent Charles à sa déprime, lui font retrouver goût à la vie, alors même que son état physique se détériore. Leurs dialogues sont musclés, cinglants, corrosifs, par là même drôles. « C'est très écrit, note Dupontel, il faut respecter le texte à la virgule; il y a un plaisir à dire ces dialogues, il y a une vraie musique. »

Témoin d'un échange particulièrement violent, Louisa découvre, et déclare son amour pour Charles. Aussitôt, celui-ci renvoie sa jeune maîtresse russe, et la femme du village vêtue de noir (Myriam Boyer) — que Louisa a engagée pour la soulager

■ France 2010, 87 minutes — Réal.: Bertrand Blier — Scén.: Bertrand Blier — Images: François Catonné — Mont.: Marion Monestier — Mus.: Pascal Dusapin — Dir. art.: Patrick Dutertre — Int.: Jean Dujardin (Charles Faulque), Albert Dupontel (le cancer de Charles), Anne Alvaro (Louisa), Myriam Boyer (le cancer de Louisa) — Prod.: Wild Bunch.